

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 14

Artikel: Toni le gris : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181831>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Dédaignant le commerce, l'étude, la science, l'agriculture même, ne faisant rien au milieu d'une société qui était déjà en progrès marqué sur le passé, la noblesse a disparu presque complètement, ne laissant, après elle, que des noms déjà oubliés. L'avenir appartient, tout entier, à une noblesse nouvelle qui travaille, cultive la terre, se livre au commerce, à l'étude, et répand le bien être sur tout le pays. Cette noblesse est la noblesse des paysans. Elle repose sur des titres réels et non sur de vaines armoiries derrière lesquelles s'abritent, trop souvent, des prétentions qui ne sont pas toujours justifiées. Les paysans, depuis l'abolition des privilèges, composent la vraie noblesse. Libres, indépendants, ils cultivent l'héritage de leurs pères, qu'ils ne cessent d'étendre et d'améliorer. Quand leurs fils ont des talents, ils sont destinés aux professions libérales ; c'est parmi eux que sont choisis les magistrats du peuple et le gouvernement du pays. Les Pidou, les Muret, les Monod, les Secrétan ; tous ces hommes qui ont fondé l'indépendance du pays et l'ont amené à un si haut degré de prospérité, composent la noblesse nouvelle.

Leurs titres sont enregistrés dans l'histoire et demeurent vivants dans le cœur des citoyens. — Ce qu'il y a d'admirable dans cette noblesse, c'est qu'elle n'a pas sa source dans le caprice d'un prince, mais dans les services réels rendus au pays, et que ses rangs sont toujours ouverts, à toutes les illustrations.

J. Z.

La légende du juif errant.

La légende du juif errant paraît être originaire de Constantinople, vers le 4^e siècle, à l'époque de la découverte de la vraie croix. Il en existe deux versions principales : celle de l'Orient, mentionnée au XIII^e siècle par Mathieu Paris, moine de St-Albans, qui nomme le juif errant Cartaphilus, et en fait le portier de Ponce-Pilate ; et celle de l'Occident, plus ancienne, en Europe, qui lui donne le nom d'Ahasvérus, et le fait cordonnier à Jérusalem. D'après cette dernière, lorsque Jésus, portant sa croix, passa devant l'atelier d'Ahasvérus, les soldats qui conduisaient l'auguste victime au Calvaire, émus de pitié, prièrent l'artisan de lui laisser prendre dans sa boutique quelques instants de repos. Ahasvérus refusa, et s'adressant au Sauveur : « Marche ! marche donc ! dit-il avec brutalité. — Marche toi-même ! lui répondit une voix céleste. Tu parcourras toute la terre, sans pouvoir t'arrêter nulle part, et cela jusqu'à la consommation des siècles. »

Dès le lendemain, Ahasvérus, poussé par une force surnaturelle, dut, pour accomplir l'arrêt divin, commencer son interminable voyage. « Jamais on ne l'a vu rire, dit un écrit qui date de 1618. Dans quelque lieu qu'il allât, il parlait toujours la langue du pays. Il y a beaucoup de gens de qualité qui l'ont vu en Angleterre, en France, en Italie, en Hongrie, en Perse, en Suède, en Danemark, en Ecosse et dans d'autres contrées ; comme aussi en Allemagne, à Rostock, à Weimar, à Dantzic, à Königsberg. En l'année 1575, deux ambassadeurs du

Holstein l'ont rencontré à Madrid. En 1599, il se trouvait à Vienne, et en 1601 à Lubeck. Il a été rencontré l'an 1616 en Livonie, à Cracovie et à Moscou, par beaucoup de personnes qui se sont entretenues avec lui. »

Le juif errant est évidemment l'image des destinées du peuple juif depuis le christianisme. Le juif errant n'a point de toit, point de foyer : le peuple juif n'a point de patrie. Le juif errant est obligé de marcher sans s'arrêter : le peuple juif n'est établi nulle part d'une manière fixe. Le juif errant a toujours cinq sous dans sa poche : le peuple juif ruiné sans cesse par les exactions de la noblesse féodale et les confiscations des rois, revenait sans cesse à une situation prospère. Le juif errant ne peut dépenser que cinq sous à la fois : le peuple juif sans cesse obligé de dissimuler des richesses qu'aucune loi ne faisait respecter, a pris des habitudes de parcimonie. Le supplice du juif errant durera toujours : le peuple juif est à jamais dispersé à la surface de la terre, sans espérance de pouvoir se réunir en corps de nation.

Toni le gris.

X

L'employé se le tint pour dit. Il avait, du reste, déjà tué plus d'un braconnier. Tout comme aussi il lui était arrivé, tandis qu'il transportait une pièce de gibier tué en contravention, quelque brave montagnard lui avait lancé son couteau dans le cœur, ce qui lui avait coûté six mois d'hôpital. On pense bien que cette blessure avait été loin de ralentir son ardeur à poursuivre les braconniers. Comme, depuis longtemps, il n'en avait plus rencontré, l'expédition dont on le chargeait lui fut d'autant plus agréable qu'il y avait une grande probabilité qu'elle ne resterait pas sans résultat. Afin d'écartier tout soupçon, il gravit le Rothenkugel, du côté opposé à celui que Toni avait suivi.

C'était une magnifique soirée d'automne. Les ombres bleuâtres des sommités descendaient sur la vaste nappe de neige des régions élevées. Les sommets des glaciers, frappés par le soleil couchant, semblaient tout en feu, et les rampes de glaces semblaient des torrents de lave se précipitant vers la plaine. Les habitants des montagnes voisines auraient été bien surpris si on leur eût dit qu'en présence de ce sublime spectacle, il y avait dans les régions désertes et glacées des Alpes deux hommes qui marchaient, occupés exclusivement d'idées de meurtre, l'un se proposant d'ôter la vie à un animal, l'autre ne songeant qu'à tuer un homme.

Arrivé à son poste, le garde-chasse impérial et royal s'arma de sa lunette, regarda attentivement partout et ne vit rien.

Fatigué, il s'assit sur le roc, derrière un buisson de genévriers. De là, sans être vu, il embrassait, de l'œil, le bassin du lac auprès duquel, selon toute apparence, Toni viendrait faire les premiers essais de son nouveau métier.

Ce lac formait un petit miroir d'eau verte. Deux ou trois îlots, dont aucun n'avait au delà de quelques pas de surface, émergeaient du fond des eaux, battus par les lames. Là sont les têtes blanchies des géants de granit qui envoient leurs eaux également au golfe de Venise et aux rivages glacés des bords de la Baltique ; de ces débris sortent des fleuves, et, par eux, toute une civilisation. Et le chasseur impérial ne voyait, ne sentait rien de tout cela. Il épiait un paysan qui viendrait prendre un chamois, et ce paysan il avait, à la fois, le droit et l'ordre de le tuer. Son horizon ne s'étendait pas au delà. Autour de lui, les richesses minérales des Alpes gisaient comme des trésors féériques, dont il ne se préoccupait nullement ; il ne regardait que vers la plaine s'il apercevait un homme dont il voulait faire sa proie. Mais l'air est vif dans ces régions, le lac disparaissait dans l'obscurité, il se leva pour descendre, lorsqu'il entendit un bruit. Le chasseur

resta immobile sur la pelouse, derrière les buissons qui dominaient le lac, puis il prit sa lunette.

Il aperçut un homme vêtu du costume des gens de la vallée. Sur l'épaule il portait des lacets préparés. Il n'y avait plus à en douter, c'était bien le voleur de gibier qui lui avait été signalé. Il était à une cinquantaine de toises en dessous de lui. Maintenant s'il lui criait de s'arrêter, il prendrait la fuite et lui échapperait. Il voulait la mort de cet homme. Les sentiments de vengeance qui l'animaient exigeaient une victime.

Ses regards avides percèrent au travers des brumes du soir, il suivit, de ses yeux ardents, la démarche traînante de Toni. C'était une question de vie ou de mort. Enfin il se baissa, resta un moment immobile. Il fit feu. Un grand cri suivit le coup de fusil. L'homme aux lacets gisait étendu au bord du lac.

Le chasseur regarda avec joie sa victime étendue sur le sol, et ne s'inquiéta pas de savoir si la pièce qu'il venait d'abattre était morte ou encore en vie. Il était content d'avoir pris sa revanche du coup de couteau qui l'avait retenu six mois à l'hospice.

Toni, en tombant, s'était évanoui. Quand il revint à lui, il se trouva au milieu des ténèbres les plus épaisses.

Un fort petit nombre d'étoiles se montraient en dessus des montagnes. A une très grande distance, on voyait au ciel, comme il arrive en automne, une vaste lueur semblable au reflet d'un incendie.

Toni, qui n'avait aucune idée du temps qu'il était resté sans connaissance, crut voir, dans cette rougeur du ciel, les signes précurseurs de l'aurore. Il savait qu'il avait été blessé d'un coup de feu qui l'avait couché sur le sol. Quelle partie du corps avait été frappée? Il l'ignorait encore. Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes que la douleur naissante le lui apprit. Il essaya de se lever. Ce lui fut impossible. Il tomba sur l'herbe imprégnée d'eau, et sentit dans le pied une douleur brûlante. Il y porta la main, main qui plongea dans une mare de sang.

Toni ne songea plus à l'heure qu'il pouvait être. Il ne chercha pas même qui pouvait l'avoir blessé. Une seule chose l'absorbait, c'était la douleur de son pied brisé, de ce même pied qui avait été maltraité dans l'aventure du radeau.

Maintenant, une balle l'avait percé, bien probablement celle d'un garde chasse. Dès lors, il n'était plus l'honnête ouvrier qui gagnait honorablement sa vie; il n'était plus qu'un voleur surpris en flagrant délit. Cette idée, jointe aux tortures de la douleur, firent pour lui, de chaque heure d'existence, un siècle de maux.

Avec des efforts inouïs, il parvint à se débarrasser du gros soulier de montagne qu'il portait. Durant cette opération, il sentit un flot de sang chaud lui ruisseler sur les mains. Mais ce ne fut pas le sang qui l'occupa, ce fut sa honte, sa misère, le désespoir que sa bonne Resel allait éprouver. Déjà une tumeur brûlante se formait sur la plaie, et le tourmentait de ses battements. Il n'avait, pour soulagement, que les soupirs saccadés qui s'échappaient de temps à autre de sa poitrine. A force de se glisser sur les cailloux tranchants dont le sol était couvert, il parvint au bord du lac et y plongea son pied blessé.

Ce fut dans cet état, au bord d'un lac perdu dans la montagne déserte, que Toni passa la nuit, en proie à une perdition certaine, sentant là-bas, dans la vallée, sa femme et ses enfants en proie aux angoisses de l'incertitude et voués à la dernière misère. Il eût donné des millions pour être encore, comme la nuit précédente, exempt de tout délit au milieu des siens.

Il n'avait pas fallu vingt-quatre heures pour dissiper cette paisible tranquillité. Elle avait passé comme le brouillard que le vent du matin balaie loin des sommets de la montagne.

Parfois il voyait ou croyait voir le ciel blanchir et s'éclaircir, comme si le jour allait paraître, mais c'était une illusion de ses yeux et de son cerveau tourmentés par la grande agitation de son sang. Parfois aussi il voyait telle étoile briller d'un éclat plus vif, pour pâlir ensuite et finir par s'éteindre.

Bientôt une fièvre ardente s'empara de Toni. Ses mains agitées par la douleur saisirent le givre qui semblait sortir

de la terre; et le malheureux blessé, en proie à un frisson, restait seul au milieu de la solitude qui l'entourait à perte de vue.

Et le sang continuait de couler goutte à goutte, comme l'eau qui suinte du rocher. L'onde du lac n'en était point atténuée. Toni soupirait, priait, mais ne se sentait point soulagé. Des êtres planaient bien au-dessus de sa tête, mais ce n'étaient point des anges, c'étaient les vautours de la montagne. Ils sentaient une proie à dévorer. Encore quelques heures, et ils pourraient plonger leur bec dans cette poitrine que des convulsions agitaient encore.

Puis d'étranges cris, des cris sauvages, se firent entendre, au sein des épaisses ténèbres, c'étaient des oiseaux de nuit qui, fuyant la clarté du jour, se retiraient dans les creux des rochers. Le froid devint plus vif, les doigts du malade s'engourdirent. Le gel attaqua le principe de la vie.

(A suivre.)

Un officier invité à dîner chez un avocat de Lausanne, arriva au moment où l'on servait le potage. Il s'empressa de faire ses excuses. « Mille pardons, dit-il, si j'arrive un peu tard; je vous prie de croire que ce n'est pas ma faute; j'ai été arrêté et retenu en rue par un pékin. — Ce n'est rien, cher ami, dit l'avocat, vous n'en êtes pas moins le bienvenu. Mais, permettez, qu'appellez-vous un pékin? — Nous autres soldats, répondit-il, nous appelons un pékin tout ce qui ne porte pas l'uniforme. — Ah! parfaitement, j'y suis, répliqua vivement l'avocat; c'est exactement comme nous autres hommes de loi, qui appelons *civil* tout ce qui n'est pas militaire.

L'étai peindeint le zinternâ; onna colonne avoué on escorta coumandaie per on caporat arrevé dein on veladzo io l'escorta dévessâi être reimpliaçaie. Lo caporat sadressé ai zautorità et binstou après arrevé la novalla escorte coumandaie per lo commis. Quand cetuce eut prâi sa folie dé route deze dinse au caporat: Vo que cognaité elliau dzeins, reimmodâ-lé vâi. Et lo caporat coumandé: Garde à vous! à droite, droite! En avant, marche!

Et quand cein fut fé, lo commis lai dese à l'orollie: Vo mâi reindu quie on fameux serviço, car po le zarretâ, vu prau lé zarretâ.

Un doyen procédant à l'installation d'un curé de village, monta en chaire et s'écria:

« Félicitez-vous heureux paroissiens de cette église; le prêtre vénérable à qui la Providence vous confie sera l'œil de l'aveugle, le pied du paralytique, le père de l'orphelin et le mari de toutes les veuves. »

Une célèbre cantatrice avait demandé pour chanter à St-Petersbourg une somme fort élevée.

Le czar, furieux d'avoir tant à payer, s'écria: — Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux!

— En ce cas, dit l'actrice, à qui on rapporta le propos, que Sa Majesté fasse chanter ses feld-maréchaux.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.